

FRANÇOISE
SAGAN
Bonjour
tristesse

POCKET

FRANÇOISE SAGAN

BONJOUR TRISTESSE

Préface de Philippe Besson

JULLIARD

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Julliard, 1954

ISBN : 978-2-266-34425-8

Dépôt légal : janvier 1991

Suite du premier tirage : août 2023

Préface

On vous a menti.

Si on vous a fait croire que *Bonjour Tristesse* était un petit livre tendre et cruel écrit par une jeune femme à peine sortie de l'adolescence, un peu farouche et balbutiante, on vous a menti.

D'abord parce que c'est un grand livre, de ceux qui restent. La preuve : soixante-dix ans après sa publication, vous le tenez entre vos mains et il est devenu un classique, lu et même enseigné dans le monde entier.

Ensuite, parce qu'il a la puissance du drame, d'un drame épouvantable, de ceux qu'on voit se profiler inexorablement et qui vous cueillent pourtant lorsqu'ils finissent par advenir. Pire, ce roman est un précis de férocité, de violence feutrée, de tension latente, de pessimisme insaisissable. Comme Proust avant elle (chez qui, du reste, elle a trouvé son pseudonyme), qui avait

autopsié l'aristocratie et disséqué la jalousie, Sagan se fait l'impitoyable médecin légiste de la bourgeoisie et explore la noirceur de l'âme humaine. Au point que vous n'en sortirez pas indemne. Voyez l'avantage : le mode d'emploi pour vous débarrasser d'un intrus (en l'occurrence, d'une intruse) vous aura été fourni.

Surtout, *Bonjour Tristesse* éreinte la conception traditionnelle du couple et fait exploser tous les clichés qui entourent le sentiment amoureux. Pour Sagan, l'amour n'est pas foudroyant, irréflecti, aveuglant, noble et désintéressé. Il est, au contraire, pensé, calculateur, clairvoyant et machiavélique. Sagan ne croit pas à la passion éternelle, elle croit aux liaisons passagères. Avec elle, point de serments mais des rendez-vous sans lendemain, « des baisers et des lassitudes ».

Pour cette raison, le livre fera scandale dès sa parution. Une très jeune femme n'était pas supposée coucher avec un homme et, si elle le faisait, elle devait alors forcément l'épouser ou tomber enceinte pour en être punie (nous étions au milieu des années 1950). Alors qu'en réalité, le vrai scandale dans cette histoire, disait-elle, « c'était qu'un personnage puisse amener par inconscience, par égoïsme, quelqu'un à se tuer ».

Qui plus est, Sagan n'est pas que le « charmant petit monstre » décrit par Mauriac. Elle s'affirme, dès son coup d'essai, comme une écrivaine majeure. Toutes les obsessions qui jalonnent

son œuvre sont déjà là : la vie facile, les villas, les côtes ensoleillées, les bolides, et ce parfait cocktail d'immoralité, d'impudence, de lascivité, de désinvolture et d'oisiveté. Son goût de la formule aussi, dont celle-ci parmi tant d'autres : « Quand on est ivre, on dit la vérité et personne ne vous croit. »

Ne vous y trompez pas, il faut un talent fou pour écrire sur le presque rien, la frivolité, l'ineffable. Car on n'a pas le secours d'intrigues à tiroirs, de personnages se multipliant comme des petits pains ou d'envolées lyriques. Alors on mise tout (comme on fait tapis au casino) sur la sobriété, la phrase courte, sèche, la fluidité. Sauf que, sous couvert d'une fausse simplicité, les détails font sens, le détachement apparent dissimule une véritable gravité, « l'air de rien » masque un réel désarroi. (Je m'efforcerai de retenir la leçon quand viendra mon tour d'écrire.)

On ne comprend rien à Sagan si on ne comprend pas qu'elle n'est pas hédoniste mais danse au bord d'un précipice, qu'elle n'est pas seulement désabusée mais à une marche du désespoir.

Bien sûr, elle a été une enfant pourrie gâtée, une collégienne infernale, une lycéenne paresseuse et turbulente, une jeune fille goûtant aux plaisirs de la fête et nimbée de vapeurs d'alcool, un précoce oiseau de nuit mais elle avait, avant tout, horreur de la solitude qui n'est jamais très

éloignée de la mort et refusait tous les moules, qui sont essentiellement des carcans.

Bien sûr, son écriture se précipite parfois mais c'est parce qu'elle ne peut pas tenir en place, qu'elle est du côté de la vivacité, de l'élan.

Certes, ses livres ne sont pas exempts de défauts mais ils sont justes et touchent au cœur.

Comme si, au fond, nous comprenions confusément qu'elle nous parle de nous, cabotins, maladroits, orgueilleux et fragiles. Comme si nous avions retenu sa leçon : danser, même au-dessus d'un ravin, c'est encore danser.

Philippe Besson

*Adieu tristesse
Bonjour tristesse
Tu es inscrite dans les lignes du plafond
Tu es inscrite dans les yeux que j'aime
Tu n'es pas tout à fait la misère
Car les lèvres les plus pauvres te dénoncent
Par un sourire
Bonjour tristesse
Amour des corps aimables
Puissance de l'amour
Dont l'amabilité surgit
Comme un monstre sans corps
Tête désappointée
Tristesse beau visage.*

P. ÉLUARD
(*La Vie immédiate*)
« À peine défigurée »

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre premier

Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. C'est un sentiment si complet, si égoïste que j'en ai presque honte alors que la tristesse m'a toujours paru honorable. Je ne la connaissais pas, elle, mais l'ennui, le regret, plus rarement le remords. Aujourd'hui, quelque chose se replie sur moi comme une soie, éner-vante et douce, et me sépare des autres.

Cet été-là, j'avais dix-sept ans et j'étais parfaitement heureuse. Les « autres » étaient mon père et Elsa, sa maîtresse. Il me faut tout de suite expliquer cette situation qui peut paraître fausse. Mon père avait quarante ans, il était veuf depuis quinze ; c'était un homme jeune, plein de vitalité, de possibilités, et, à ma sortie de pension, deux ans plus tôt, je n'avais pas pu ne pas comprendre qu'il vécût avec une femme. J'avais moins vite

admis qu'il en changeât tous les six mois ! Mais bientôt sa séduction, cette vie nouvelle et facile, mes dispositions m'y amenèrent. C'était un homme léger, habile en affaires, toujours curieux et vite lassé, et qui plaisait aux femmes. Je n'eus aucun mal à l'aimer, et tendrement, car il était bon, généreux, gai, et plein d'affection pour moi. Je n'imaginais pas de meilleur ami ni de plus distrayant. À ce début d'été, il poussa même la gentillesse jusqu'à me demander si la compagnie d'Elsa, sa maîtresse actuelle, ne m'ennuierait pas pendant les vacances. Je ne pus que l'encourager car je savais son besoin des femmes et que, d'autre part, Elsa ne nous fatiguerait pas. C'était une grande fille rousse, mi-créature, mi-mondaine, qui faisait de la figuration dans les studios et les bars des Champs-Élysées. Elle était gentille, assez simple et sans prétentions sérieuses. Nous étions d'ailleurs trop heureux de partir, mon père et moi, pour faire objection à quoi que ce soit. Il avait loué, sur la Méditerranée, une grande villa blanche, isolée, ravissante, dont nous rêvions depuis les premières chaleurs de juin. Elle était bâtie sur un promontoire, dominant la mer, cachée de la route par un bois de pins ; un chemin de chèvres descendait à une petite crique dorée, bordée de rochers roux où se balançait la mer.

Les premiers jours furent éblouissants. Nous passions des heures sur la plage, écrasés de chaleur, prenant peu à peu une couleur saine et dorée,

à l'exception d'Elsa qui rougissait et pelait dans d'affreuses souffrances. Mon père exécutait des mouvements de jambes compliqués pour faire disparaître un début d'estomac incompatible avec ses dispositions de Don Juan. Dès l'aube, j'étais dans l'eau, une eau fraîche et transparente où je m'enfouissais, où je m'épuisais en des mouvements désordonnés pour me laver de toutes les ombres, de toutes les poussières de Paris. Je m'allongeais dans le sable, en prenais une poignée dans ma main, le laissais s'enfuir de mes doigts en un jet jaunâtre et doux, je me disais qu'il s'enfuyait comme le temps, que c'était une idée facile et qu'il était agréable d'avoir des idées faciles. C'était l'été.

Le sixième jour, je vis Cyril pour la première fois. Il longeait la côte sur un petit bateau à voile et chavira devant notre crique. Je l'aidai à récupérer ses affaires et, au milieu de nos rires, j'appris qu'il s'appelait Cyril, qu'il était étudiant en droit et passait ses vacances avec sa mère, dans une villa voisine. Il avait un visage de Latin, très brun, très ouvert, avec quelque chose d'équilibré, de protecteur, qui me plut. Pourtant, je fuyais ces étudiants de l'Université, brutaux, préoccupés d'eux-mêmes, de leur jeunesse surtout, y trouvant le sujet d'un drame ou un prétexte à leur ennui. Je n'aimais pas la jeunesse. Je leur préférais de beaucoup les amis de mon père, des hommes de quarante ans qui me parlaient avec courtoisie et

attendrissement, me témoignaient une douceur de père et d'amant. Mais Cyril me plut. Il était grand et parfois beau, d'une beauté qui donnait confiance. Sans partager avec mon père cette aversion pour la laideur qui nous faisait souvent fréquenter des gens stupides, j'éprouvais en face des gens dénués de tout charme physique une sorte de gêne, d'absence ; leur résignation à ne pas plaire me semblait une infirmité indécente. Car, que cherchions-nous, sinon plaire ? Je ne sais pas encore aujourd'hui si ce goût de conquête cache une surabondance de vitalité, un goût d'emprise ou le besoin furtif, inavoué, d'être rassuré sur soi-même, soutenu.

Quand Cyril me quitta, il m'offrit de m'apprendre la navigation à voile. Je rentrai dîner, très absorbée par sa pensée, et ne participai pas, ou peu, à la conversation ; c'est à peine si je remarquai la nervosité de mon père. Après dîner, nous nous allongeâmes dans des fauteuils, sur la terrasse, comme tous les soirs. Le ciel était éclaboussé d'étoiles. Je les regardais, espérant vaguement qu'elles seraient en avance et commenceraient à sillonner le ciel de leur chute. Mais nous n'étions qu'au début de juillet, elles ne bougeaient pas. Dans les graviers de la terrasse, les cigales chantaient. Elles devaient être des milliers, ivres de chaleur et de lune, à lancer ainsi ce drôle de cri des nuits entières. On m'avait expliqué qu'elles ne faisaient que frotter l'une contre

l'autre leurs élytres, mais je préférais croire à ce chant de gorge guttural, instinctif comme celui des chats en leur saison. Nous étions bien ; des petits grains de sable entre ma peau et mon chemisier me défendaient seuls des tendres assauts du sommeil. C'est alors que mon père toussota et se redressa sur sa chaise longue.

« J'ai une arrivée à vous annoncer », dit-il.

Je fermai les yeux avec désespoir. Nous étions trop tranquilles, cela ne pouvait durer !

« Dites-nous vite qui, cria Elsa, toujours avide de mondanités.

— Anne Larsen », dit mon père, et il se tourna vers moi.

Je le regardai, trop étonnée pour réagir.

« Je lui ai dit de venir si elle était trop fatiguée par ses collections et elle... elle arrive. »

Je n'y aurais jamais pensé. Anne Larsen était une ancienne amie de ma pauvre mère et n'avait que très peu de rapports avec mon père. Néanmoins à ma sortie de pension, deux ans plus tôt, mon père, très embarrassé de moi, m'avait envoyée à elle. En une semaine, elle m'avait habillée avec goût et appris à vivre. J'en avais conçu pour elle une admiration passionnée qu'elle avait habilement détournée sur un jeune homme de son entourage. Je lui devais donc mes premières élégances et mes premières amours et lui en avais beaucoup de reconnaissance. À quarante-deux ans, c'était une femme très séduisante,

très recherchée, avec un beau visage orgueilleux et las, indifférent. Cette indifférence était la seule chose qu'on pût lui reprocher. Elle était aimable et lointaine. Tout en elle reflétait une volonté constante, une tranquillité de cœur qui intimidait. Bien que divorcée et libre, on ne lui connaissait pas d'amant. D'ailleurs, nous n'avions pas les mêmes relations : elle fréquentait des gens fins, intelligents, discrets, et nous des gens bruyants, assoiffés, auxquels mon père demandait simplement d'être beaux ou drôles. Je crois qu'elle nous méprisait un peu, mon père et moi, pour notre parti pris d'amusements, de futilités, comme elle méprisait tout excès. Seuls nous réunissaient des dîners d'affaires – elle s'occupait de couture et mon père de publicité –, le souvenir de ma mère et mes efforts, car, si elle m'intimidait, je l'admirais beaucoup. Enfin cette arrivée subite apparaissait comme un contretemps si l'on pensait à la présence d'Elsa et aux idées d'Anne sur l'éducation.

Elsa monta se coucher après une foule de questions sur la situation d'Anne dans le monde. Je restai seule avec mon père et vins m'asseoir sur les marches, à ses pieds. Il se pencha et posa ses deux mains sur mes épaules :

« Pourquoi es-tu si efflanquée, ma douce ? Tu as l'air d'un petit chat sauvage. J'aimerais avoir une belle fille blonde, un peu forte, avec des yeux en porcelaine et...

— La question n'est pas là, dis-je. Pourquoi as-tu invité Anne ? Et pourquoi a-t-elle accepté ?

— Pour voir ton vieux père, peut-être. On ne sait jamais.

— Tu n'es pas le genre d'hommes qui intéresse Anne, dis-je. Elle est trop intelligente, elle se respecte trop. Et Elsa ? As-tu pensé à Elsa ? Tu t'imagines les conversations entre Anne et Elsa ? Moi pas !

— Je n'y ai pas pensé, avoua-t-il. C'est vrai que c'est épouvantable. Cécile, ma douce, si nous retournions à Paris ? »

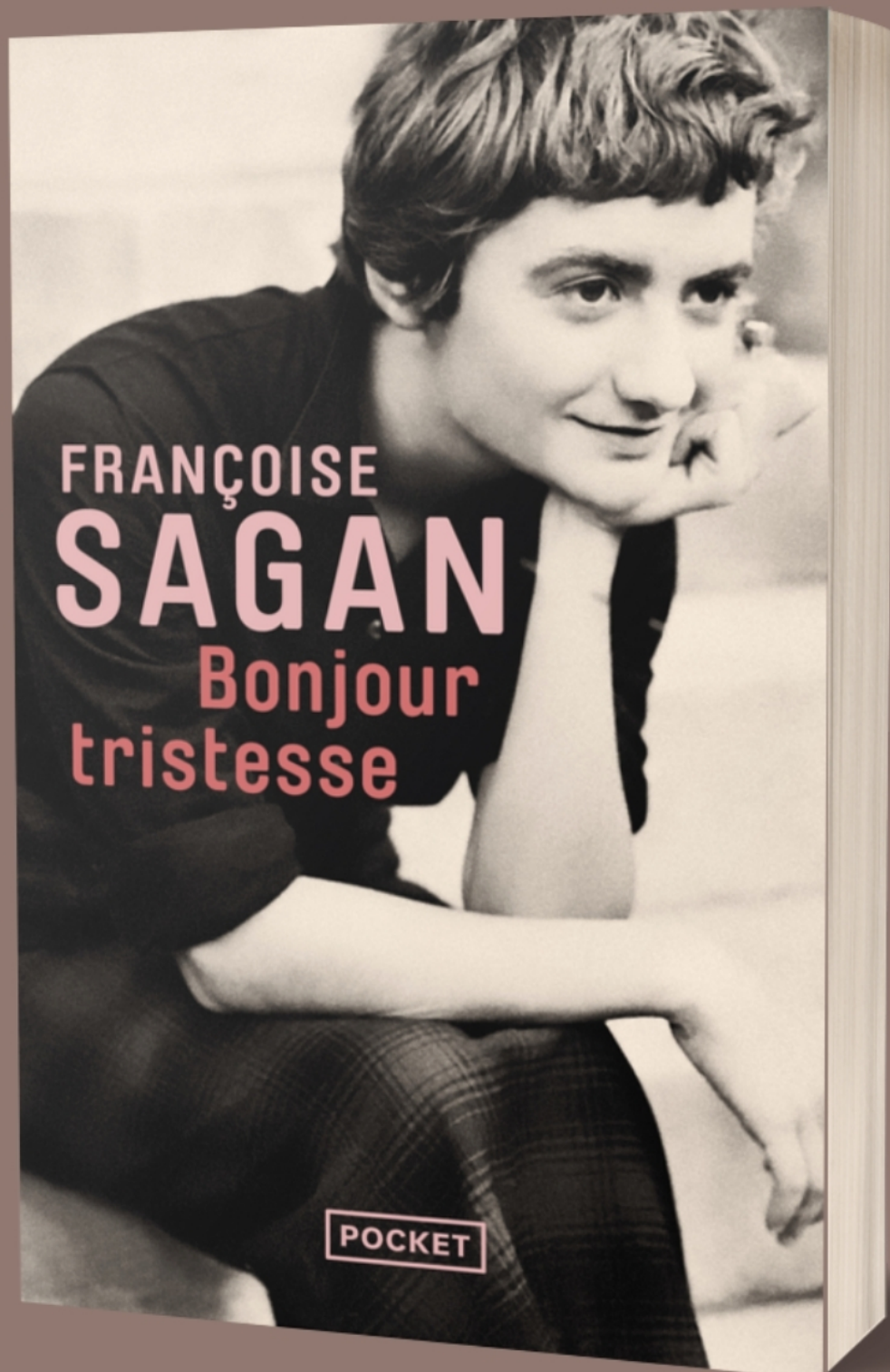
Il riait doucement en me frottant la nuque. Je me retournai et le regardai. Ses yeux sombres brillaient, des petites rides drôles en marquaient les bords, sa bouche se retroussait un peu. Il avait l'air d'un faune. Je me mis à rire avec lui, comme chaque fois qu'il s'attirait des complications.

« Mon vieux complice, dit-il. Que ferais-je sans toi ? »

Et le ton de sa voix était si convaincu, si tendre, que je compris qu'il aurait été malheureux. Tard dans la nuit, nous parlâmes de l'amour, de ses complications. Aux yeux de mon père, elles étaient imaginaires. Il refusait systématiquement les notions de fidélité, de gravité, d'engagement. Il m'expliquait qu'elles étaient arbitraires, stériles. D'un autre que lui, cela m'eût choquée. Mais je savais que dans son cas, cela n'excluait ni la tendresse ni la dévotion, sentiments qui lui

venaient d'autant plus facilement qu'il les voulait, les savait provisoires. Cette conception me séduisait : des amours rapides, violentes et passagères. Je n'étais pas à l'âge où la fidélité séduit. Je connaissais peu de chose de l'amour : des rendez-vous, des baisers et des lassitudes.

**DISPONIBLE EN
LIBRAIRIE !**



COMMANDER